

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SECONDE LETTRE DU DR. PUSEY.

Voici une seconde lettre du docteur Pusey au sujet de la conversion de M. Newman. Le savant professeur, dit *l'Univers*, ne dissimule pas l'objet de ces lettres; il désire, dit-il, *calmer les inquiétudes de plusieurs*, et il les écrit dans l'intérêt d'esprits qu'on désirerait voir en repos dans notre communion.

Cependant le Dr. Pusey convient dès le commencement de sa lettre, qu'il est des circonstances où l'on peut abandonner l'Eglise anglicane; c'est lorsque le sentiment du devoir le commande, ainsi sans doute, qu'il est arrivé à M. Newman et à ses amis. Car il est certain que lui et les trente membres de l'Université d'Oxford qui ont tout abandonné pour obéir à la voix de Dieu, étaient bien convaincus que l'Anglicanisme, n'est pas l'Etablissement de Jésus-Christ, et qu'il y aurait péril pour leur âme à y rester plus longtemps. — C'est là, comme le dit très bien M. Pusey, la seule raison qui puisse autoriser un homme à abandonner l'Eglise où Dieu l'a placé.

« Mon cher Monsieur, « Il ne m'a été possible hier d'ouvrir votre lettre qu'après le départ de la poste. Je n'ai pas besoin de vous dire que je serais très heureux de pouvoir vous être de quelque utilité. Vous ne me dites pas quelle est précisément la source de vos doutes sur le point de savoir si vous devez rester dans notre Eglise (dans le cas toutefois où vous en curiez). Si vous avez réellement des doutes, je serai, avec la bénédiction de Dieu, tout ce qui dépendra de moi pour les dissiper. Autant que je puis apprécier votre position, vous semblez plutôt attiré vers l'Eglise romaine par sympathie que par le sentiment du devoir. Mais l'amour qu'on peut avoir pour l'Eglise de Rome ne doit nous faire oublier ni les bénédictions que Dieu nous a données dans notre propre Eglise, ni nos devoirs envers elle. Nous pouvons aimer l'Eglise romaine, ses saints, ses pieux docteurs, estimer en elle tout ce qui tient de l'esprit de Dieu, et cependant, quoiqu'elle ait eu de très grands saints et qu'elle reçoive de très grandes grâces, ce n'est pas une raison pour que nous quittions l'Eglise dans laquelle Dieu nous a placés. La question n'est pas de savoir si l'Eglise romaine possède des dons précieux, mais si nous avons la présence de Jésus-Christ. Si nous en jouissons (ce dont on ne peut douter), alors nous sommes en sûreté où nous nous trouvons, et quelque soit la voie où l'on nous appelle, travaillons dans la partie de la vigne où nous avons été placés.

« Il n'y a absolument aucun doute que notre succession épiscopale ne soit valide, que nos évêques ne soient les successeurs de ceux par lesquels Dieu a planté chez nous l'Evangile; de sorte que notre Eglise est pour nous le canal des dons de Dieu et l'instrument de notre salut. C'est là la première question à nous poser, avant de nous préoccuper de ce qui se passe au dehors. Ni les grâces, ni les moyens de dévotion, ni la sainteté, ni les sympathies, ni la beauté du système, ni les vérités que d'autres possèdent, ni nos propres contradictions ne sont des raisons pour abandonner l'Eglise dans laquelle Dieu nous a fait naître. Cet acte ne peut être justifié que lorsqu'il s'appuie sur une conviction patiemment acquise et inébranlable (en dehors de toute cause d'excitation) que notre Etablissement n'est pas l'Eglise, et que rester dans son sein, lorsqu'il est séparé du corps de Jésus-Christ, c'est mettre en péril son âme. J'avoue que je ne vois pas moi-même comment on peut arriver à cette conviction. J'ai l'habitude de m'appuyer sur deux règles qui sont données dans l'ancienne Eglise. On peut soutenir comme un fait indubitable d'abord que nous avons la succession, c'est-à-dire qu'il n'y a d'autre succession de l'ancienne Eglise que la nôtre, car personne ne la revendique. La seule question qui puisse être soulevée est celle-ci: Avons-nous perdu les dons d'une Eglise en cessant d'être en communion avec le reste de l'Eglise occidentale? Partout où les dons de la grâce ont été retirés, cet état de choses est devenu manifeste par la perte de la vie et des sacrements. Depuis le temps de saint Cyprien, il a été universellement remarqué qu'une branche réellement séparée du tronc, c'est-à-dire du corps de Jésus-Christ, conserve en elle pour quelque temps encore la fraîcheur de la branche mère; mais ensuite la vie s'y éteint peu à peu. Ceci s'est vérifié d'une manière si générale que, dans les cas où les choses ne se passent pas ainsi, il y a preuve concluante que la branche en question de l'Eglise n'est pas en réalité séparée du tronc. Car la vie, c'est la présence

de Dieu le *Saint Esprit*, par qui Jésus-Christ habite en elle.

« A l'étranger, la vie s'est éteinte presque subitement parmi les protestants. Le luthéranisme et le calvinisme se sont desséchés. L'un est tombé dans le rationalisme, et l'autre dans le socinianisme. Je crois que l'on aurait de la peine à trouver en Allemagne un homme enseignant le protestantisme qui soit exact sur les articles essentiels de la foi. En Angleterre nous avons poursuivi notre marche: la vie de notre Eglise a été éprouvée par tous les moyens dont elle pouvait l'être, et maintenant, après trois siècles, elle a plus de vie que jamais. Les témoignages de la providence de Dieu sont encore plus manifestes, si nous étudions les soins dont elle a été entourée. Dieu l'a d'abord retenue quand elle courait risque de se compromettre; il l'a sauvée par la mort subite d'Edouard VI, qui fut regardée comme une si grande perte; il l'a purifiée ainsi par une série d'épreuves, et lui a donné une succession de docteurs tels qu'il n'en a jamais accordés qu'à son Eglise. Quelle preuve de sa présence que de compter des hommes comme Hooker, Andrewes, Taylor, Ken, Butler, chacun d'eux envoie en son temps et avec une mission particulière! Butler n'aurait jamais pu remplir la sienne du temps de Hooker, ni ce dernier dans celui de Butler. Quel phénomène dans chacun de ces hommes!

« Hooker a préparé secrètement et sans le savoir, durant la première partie de sa vie, le grand ouvrage pour lequel il était destiné. Il a poussé vers une théologie plus profonde, et il est devenu le guide de tous les esprits sérieux qui sont arrivés ensuite. Butler apparaissant (si je puis avec respect parler ainsi) comme un type de Melchisédech, n'ayant ni précurseur ni successeur dans le triste siècle où il a vécu; quoique isolé et influençant peu son époque, il était cependant envoyé de Dieu comme instrument destiné à agir sur d'autres temps plus propres à l'objet de sa mission; il parle encore après qu'il est mort, et il influence un très grand nombre d'esprits; de sorte que, probablement, nous ne voyons qu'une faible portion des fruits produits par un homme qui semblait perdu dans son époque, mais que Dieu se réservait d'utiliser. Il en est ainsi d'un grand nombre d'autres. Dieu suscite ses instruments chacun à la place qui lui convient le mieux; c'est par eux qu'il a travaillé pour notre Eglise lorsqu'il l'a jugé bon, et il l'a conduite ainsi à travers toutes les épreuves. Maintenant encore, il a prodigieusement prédisposé les choses pour ce qui se passe; le mouvement actuel pouvait arriver; aussi, il agit merveilleusement et prodigieusement sur l'esprit de la population, et il met invisiblement toute l'Eglise en fermentation.

« Pour vous, qui êtes un jeune homme et qui n'avez pas connu les anciens jours, il vous est presque impossible de concevoir le changement que Dieu a opéré. Ceux qui ont tout vu peuvent seuls dire: « Ceci est l'œuvre du Seigneur, et elle est merveilleuse à nos yeux. » Vous êtes naturellement poussé d'impatience parce que vous êtes témoin des maux qui restent et que vous n'appréciez pas les changements que Dieu a déjà opérés. Cette vie qui se manifeste chez nous, il l'a tirée de nous-mêmes: ce n'a été ni par le secours des catholiques romains, qui étaient endormis autour de nous, ni par leurs saints livres, car nous ne les avons connus que plus tard. Tout a été tiré du sein de l'Eglise anglaise. Le changement s'est d'abord opéré à l'aide de ses écrivains les plus catholiques, et puis, grâce à l'intermédiaire de ceux par qui, dans sa providence, elle a toujours guidé ses enfants: les Pères de l'Eglise, non encore divisés, qui sont aussi autorité chez les Romains; j'ai la confiance que nous pourrons, à la fin, nous entendre avec Rome sur les doctrines des Pères qui nous sont communs.

« Le fait par moi avancé: que la vie nouvelle de l'Eglise d'Angleterre a émané entièrement de son sein, par l'œuvre du bon Esprit de Dieu résidant en elle, a beaucoup frappé les catholiques romains. Puisse ce fait nous frapper davantage nous-mêmes! Ils ont été ébahis, par suite de la manière dont ils nous considéraient, de ce que cette vie provint de nous et non pas d'eux; ils ne pouvaient comprendre que des symptômes d'une vie, plus vigoureuse peut-être qu'en plusieurs endroits parmi eux-mêmes, se soient manifestés hors de leur propre communion et sans secours de leur part; car leurs prières n'ont commencé qu'à une époque postérieure. Pussions-nous remercier convenablement, dans une heureuse allégresse, nous au milieu de qui se trouvent ces gages de la présence de Dieu! Pussions-nous être satisfaits de rester là où le Saint-Esprit est à l'œuvre! Nous sommes en sûreté où Dieu est avec nous!

« Quant à nous individuellement, nous avons d'autres gages de sa présence. Je ne m'arrête pas à ces preuves seules; mais je les mets en pra-

port avec ce fait, que possédant une succession valide, et ayant reçu la consécration de ceux à qui la charge en a été donnée, nous avons, sans aucun doute, le corps et le sang du Christ sur nos autels, et nous le recevons si nous avons la foi. Sa présence chez nous a été accompagnée de grandes bénédictions pour ceux qui sont à lui. La grâce du sacrement a été si bien marquée que, pour ceux mêmes qui en avaient d'abord douté, la chose est devenue visible, elle ne repose pas seulement sur leur foi. Nous avons été témoins d'exemples terribles où la profanation du sacrement a été soudainement punie comme celle des donatistes. Mais ayant les sacrements, nous avons individuellement la présence du Christ; nous avons ce don précieux dont Notre-Seigneur dit de celui qui le possède :

“ Il a la vie éternelle, et je l'éléverai au dernier jour. ” Comment donc ne serions-nous pas en sûreté? Nous sommes certainement séparés des schismatiques par cela seul que nous avons les sacrements.

“ En outre, le pouvoir des clefs est le don spécial de l'Eglise, et nous l'avons. Vous savez qu'il nous est donné à notre ordination de la manière la plus solennelle : “ Recevez Le Saint-Esprit ; quels que soient les péchés que vous pardonneriez, ils seront pardonnés. ” Notre Eglise, vous le savez, nous laisse la faculté la plus absolue d'en user dans le service pour les malades où nous disons : “ Par Son autorité qui m'est confiée. ” Ce serait là un blasphème, si nous n'avions pas Son autorité. Dans les dernières années, et surtout depuis que l'on a senti d'avantage le poids des péchés commis après le baptême, on a recouru chez nous à la confession. Nous avons vu de nombreux exemples de personnes qui ont fait une confession générale de toute leur vie pour recevoir ensuite l'absolution, et Dieu leur a donné des grâces proportionnées à leur contrition ; dans plusieurs exemples, les grâces ont été si abondantes et si extraordinaires qu'il était manifeste que Dieu lui-même avait la commission qu'il avait donnée à ses serviteurs.

“ Comme je l'ai dit, ce qui m'a frappé surtout dans l'histoire de notre Eglise, c'est la coïncidence qui existe entre les manifestations de la providence de Dieu au dehors et les effets de sa grâce au dedans ; et ces deux choses se lient au fait que nous avons l'organisation d'une Eglise : Notre position est tout-à-fait particulière. Chez les anciens corps schismatiques, il y avait hérésie formelle, et ils se posaient contre toute l'Eglise. Or, nous n'avons rejeté aucune décision formelle de l'Eglise, et nous n'avons pas été repoussés par elle. Nous n'avons pas contre nous *terrarum orbis*. Les catholiques romains se sont plus à nous mettre en parallèle avec les donatistes. Quant à moi, quoique j'aie depuis plusieurs années lu dans saint Augustin plus que dans tout autre Père, j'aperçois mieux la différence des deux exemples que leur analogie. Les donatistes avaient contre eux l'Eglise universelle ; il en est autrement à notre égard depuis que les Eglises d'Occident et d'Orient sont elles-mêmes divisées. Elles ont rejeté les restes de l'Eglise, prétendant, chacune, former à elle seule l'Eglise ; elles ont rebaptisé ceux qui venaient à elles, interprété les saintes Ecritures, quoiqu'il ait été dit avant que l'Eglise devait être seulement en Afrique ; elles ont enfin suivi une voie de décadence. Quel contraste offre leur conduite avec la prière conciliante de l'évêque Andrewes (qui a formé les esprits de notre Eglise) quand il prie habituellement pour l'Eglise universelle d'Orient, d'Occident et la nôtre. Un tel esprit, si universel, n'est pas un fait isolé ; il est comme le type du caractère généralement répandu dans l'Eglise d'Angleterre.

“ Si nous prenons ensuite notre liturgie, là encore, à toutes les époques les plus solennelles, on voit que nous ne nous bornons pas à prier pour nous-mêmes, mais nous nous adressons au ciel pour toute l'Eglise catholique (que nous confessions dans nos symboles) et pour tous ses évêques. C'est seulement dans notre service quotidien que nous prions d'une manière spéciale pour nos propres évêques, prêtres et fidèles. Dans nos litanies, nous prions pour l'Eglise universelle du Christ et pour tous les évêques, prêtres et diacres ; à la sainte communion, nous intercédons pour l'Eglise universelle, tous ses évêques et ses prêtres : dans les Quatre-Temps, nous prions journalièrement celui qui “ s'est acheté une Eglise universelle par le précieux sang de son cher Fils, de jeter sur elle des yeux de compassion, et en même temps de guider et de gouverner les esprits de ses serviteurs les évêques et pasteurs de son troupeau, etc., e. c. ” De manière que nous prions pour les ordinations dans les Eglises grecque et romaine aussi bien que pour celles qui se font dans la nôtre. Ce n'est pas là le caractère des donatistes.

“ Combien toutes ces sectes, ces corps hérétiques de l'Orient se sont endurcis dans leur hérésie ! Quelle effrayante subtilité il y a chez les monophysites ! ils se sont pétrifiés ; pour ne rien dire de leurs pertes actuelles dans l'apostasie au mahométisme ; avec nous, comme je l'ai dit, il y a eu une longue histoire pleine d'événements ; nous n'avons pas été jetés dans un moule où nous nous soyons durcis. Nous avons été soumis à une longue épreuve ; nous avons passé par le fer et le feu, qui nous ont éprouvés, purifiés, en nous faisant bien sentir ce qu'il y a de mauvais en nous, et mettant en relief ce qui s'y trouve de bon. Nous avons été châtiés, mais non détruits, et la bonne providence de Dieu nous a suivis dans ces épreuves. Maintenant, la stérilité dont nous étions frappés nous est retirée. Quel élan des esprits en vue de repousser le reproche fait à notre Eglise, sur la négligence religieuse de ses pauvres membres ! quelle tendance à mener une vie plus dévote ! En même temps nous voyons augmenter d'une manière proportionnelle l'anxiété pour les membres de notre Eglise qui sont à l'étranger. Dieu semble, surtout à présent, se plaire à placer dans le cœur des hommes la conception de vastes plans pour sa gloire et à leur donner en même temps

les grâces nécessaires pour les exécuter. Notre histoire est précisément le revers de celle des communions qui sont réellement séparées de l'Eglise. Elles prospèrent un temps et meurent. La nôtre est semblable à l'arbre rudement ébranlé, mais qui, après avoir résisté à la tempête, jette dans le sol de profondes racines, porte des fruits abondants, pousse de nouvelles branches et couvre le pays. L'on peut dire de nous : “ Ils portent plus de fruits dans leur âge mûr, afin de montrer combien il est vrai que le Seigneur est notre force. ”

“ Après trois cents ans, nous nous trouvons avoir plus de vie que jamais. Dieu nous donne intérieurement un esprit plus catholique et nous épanche au dehors, en étendant, par sa providence, notre épiscopat, et en nous envoyant des personnes pieuses, secrètement destinées à occuper les sièges qu'il nous permet de fonder. Il semble ainsi préparer notre Eglise pour quelque grande mission dans l'œuvre de sa providence depuis qu'il la répand partout et que, par sa grâce, il agit simultanément sur elle.

“ J'espère que cette exposition vous rassurera et vous apportera quelque consolation. Je ne puis énumérer, même dans une longue lettre, la centième partie des raisons sur lesquelles repose cette conviction, se fortifiant chez moi depuis plusieurs années : que Dieu agit sur l'Eglise et se sert d'elle dans quelque dessein providentiel. Je suis reconnaissant de ce qu'il m'est permis de travailler pour elle et d'exhorter les autres à redoubler de courage.

“ Pour moi, loin d'être découragé par les vices que l'on signale, souvent par désespoir, quelquefois par impatience des maux passés qui se font encore sentir, ces défauts me paraissent une preuve de plus de la grande miséricorde de Dieu pour notre Eglise. Il est certain que nous avons la vie. Plus grande a été notre infirmité passée, plus grande est aussi la miséricorde actuelle de Dieu qui nous guérit. Notre reconnaissance et notre admiration dans ces preuves de son amour eussent été moindres si nous étions tombés moins bas. Nous pouvons donc confesser avec humilité “ nos propres péchés et ceux de nos ancêtres. ” L'état d'insouciance et de torpeur dont nous avons été tirés ; mais loin d'être découragés par ces aveux, ils nous donnent au contraire du zèle, en pensant que sa miséricorde, qui nous a aimés quand nous l'oublions, ne nous abandonnera pas à présent qu'il nous a réveillés à nous-mêmes et à lui. L'indifférence dont Dieu nous a tirés doit porter les fidèles et l'Eglise à plus de dévotion, et non les décourager ; car Dieu, en nous réveillant, nous a donné la preuve que son amour nous pardonne.

“ Quant à vous, comme vous me demandez individuellement des conseils, je vous dirai que la première des choses est de vous préparer, en implorant l'assistance divine, à faire une confession générale. Si vous ne connaissez personne qui puisse vous entendre, je suis sûr que le révérend... la recevra. Vous pourrez lui dire que je vous recommande à lui. Ce serait un excellent conseiller quant au règlement de vie à suivre... Mais ce livre est le livre des consciences. Priez Dieu de vous éclairer, de vous révéler à vous-même. Ensuite, divisez votre vie en certaines époques et examinez-vous pour chacune sur les dix commandements et les sept péchés capitaux, en pensée, parole et action, en commission et omission, vous rappelant tout ce que la mémoire peut vous fournir : les scènes, les lieux, les compagnons, les incidents de votre vie, les personnes envers qui vous avez des devoirs, etc ; mais par dessus tout, comme je l'ai dit, priez Dieu d'éclairer jusqu'aux plus sombres replis de votre conscience. Vous devez ainsi vous efforcer d'apprécier le nombre de chaque péché, dire si malheureusement l'habitude a duré quelque temps, de manière à mettre devant Dieu, aussi bien que vous le pourrez, tout ce que vous saurez de vous-même, en le priant de vous laver des fautes que vous ignorez. Recevez ensuite l'absolution comme la sentence de son pardon. Priez auparavant qu'elle soit accompagnée de sa grâce contre la puissance du péché, de son pardon pour vous en être rendu coupable ; demandez-lui de vous dégager des chaînes du démon, et après cela, allez joyeusement, aimant celui qui vous a aimé, et combattant contre les restes du mal. Mais je vous conseille de vous attacher à combattre un péché particulier, celui qui vous tourmente d'avantage, mettant toute votre application à en arracher jusqu'aux dernières racines. Pour y arriver, examinez-vous deux fois par jour, recherchez les traces que pourrez en apercevoir et notez son apparition ; priez spécialement pour la grâce qui doit vous aider à le combattre ; quand vous recevez la sainte communion, et faites quelques affrandes spéciales, renoncez à ceci ou cela, fuyez les occasions où le péché se montre à vous. Vous devez profiter de tous les moyens de grâce en votre pouvoir, tel, par exemple, que l'office quotidien qui se fait tout près de vous. Ensuite, gardez-vous de parler avec mécontentement des personnes ou des choses que vous trouvez chez vous, c'est-à-dire (si vous avez la tentation) contre les autorités et leurs actes, contre certaines expressions ou certains défauts des 39 articles ; car vous savez que nous avons tous reçu beaucoup plus que nous n'avons employé, et que nous avons formé des saints comme les évêques Andrewes, Ken, etc., etc., et même, dans de très mauvais jours, un évêque Wigan.

“ Intercédez quoiqu'il en soit pour notre Eglise, et (si vous n'avez pas plus de temps) dites trois fois par jour le *Pater* en l'honneur de la sainte Trinité dans cette intention. Tournez en prières vos mécontentements et vos contrariétés ; je veux dire qu'au lieu de vous plaindre aux hommes, vous vous adressez à Dieu, c'est-à-dire que vous priez.

“ Ne vous permettez pas de faire des comparaisons entre notre Eglise et les autres, dont vous ne connaissez pas les maux ; mais, comme je vous l'ai dit, tournez vos sentiments en prières.

“ Evitez tout ce que vous pensez devoir tendre à aliéner votre affection

pour notre Eglise. N'assistez à d'autres services qu'aux siens.

"Après cela, allez aussi gaiement que possible, remplissant envers Dieu vos devoirs quotidiens, poursuivant la guerre contre vos péchés, et j'espère que vous trouverez le repos.

"Quant aux études théologiques que vous aurez le loisir de faire, je vous recommande d'éviter absolument tous les livres de controverse (ainsi que toute dispute dans les conversations), mais lisez-vous à l'étude de la sainte Ecriture avec le secours de quelques Pères. Ainsi, étudiez les psaumes avec St. Augustin, ou, en partie, avec saint Ambroise; saint Mathieu avec saint Chrysostôme; saint Luc avec saint Ambroise; saint Jean avec saint Augustin ou saint Chrysostôme; saint Paul avec saint Chrysostôme. Cette étude bienfaisante sera pour vous une grande consolation. Que Dieu vous bénisse et vous guide!

"Votre frère en Jésus-Christ,

"Hfracombe, août 1845.

E.-B. PUSÉY."

EDUCATION.

DISCOURS PRONONCÉ PAR L'HON. A. N. MORIN, DEVANT L'INSTITUT CANADIEN, LE 18 DECEMBRE 1845.

De l'Education Elémentaire dans le Bas-Canada; ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être.

C'est à votre pressante sollicitation seulement, Messieurs de l'Institut Canadien, que j'ai pu me résoudre à paraître devant vous et devant d'autres de mes concitoyens avec cet essai. Mes occupations ne m'ont permis d'y donner que de courts moments de travail, et l'on sait d'ailleurs qu'une infirmité physique, m'empêche de mettre par écrit des notes suffisantes pour suppléer à ma mémoire. Ce sont là, j'espère, autant de motifs d'indulgence à mon égard. Je ne puis oublier pourtant que ceux à qui je m'adresse principalement, et que je pourrais appeler mes jeunes maîtres, en savent plus que moi sur tous les sujets entre lesquels il m'était libre de choisir. Oui, messieurs, plus rapprochés de l'époque de vos premières études, ayant plus de moyens d'apprendre que nous n'en avions de mon temps, vous avez dévoué consciencieusement vos loisirs à la recherche de tout ce qui est bien et bon; vous recueillerez la riche moisson due à vos travaux, utiles à vous-même et aux autres; ceux que vous êtes ainsi appelés à surpasser n'en seront pas jaloux. Pour moi, si l'avantage de vous avoir précédés quelque peu dans la vie m'a donné l'occasion de me trouver aujourd'hui au milieu de vous, et de vous avoir vus déjà associer mon nom aux vôtres, c'est un honneur que je sais apprécier si je n'y puis répondre autrement.

Le sujet de l'éducation, dont j'ai entrepris d'exposer une partie minime, comprendrait dans sa généralité toute la science des choses, et toute celle de l'homme; un abrégé universel de toutes les connaissances humaines, avec l'exposé de leur application dans toutes les circonstances possibles, le tout coordonné et dirigé vers la fin morale de l'homme au moyen de toute une philosophie. Ce n'est pas vers un but si haut que j'ai tendu en préparant ces lignes. J'aurais dû plutôt dire que je parlerais de l'instruction, c'est-à-dire des moyens de s'instruire soi-même et de communiquer avec les autres, que l'on acquiert ordinairement par les livres dans les écoles publiques ou privées. En me bornant à la partie élémentaire de mon sujet, j'ai du moins commencé par le besoin principal du peuple, et par ce qui est d'une nécessité absolue, les écoles communes, indépendamment de nos institutions supérieures d'éducation, qui laissent peu à reprendre ou à conseiller. Arrivé jusqu'au seuil de nos collèges franco-canadiens, je m'arrêterai là avec respect, croyant avoir rempli ma tâche, félicitant mes compatriotes de même origine de ce qu'ils possèdent d'aussi belles institutions nationales, félicitant aussi mes compatriotes parlant la langue anglaise de la haute volée qu'ont prise dès le début, les institutions récentes connues sous le nom de *Lycées* ou *High Schools*.

Il serait à désirer que ce fût en effet une *éducation* et non une *instruction* simplement qu'on reçût dans la jeunesse, qu'il y eût des établissements qui, prenant l'homme dans l'enfance, le rendissent tout formé à la société, propre à divers états, ou du moins à certaines spécialités; comme chez les Egyptiens, dans les écoles de la Grèce, etc. Notre état social, les nombreuses carrières qu'on exploite, les besoins variés qui exigent des connaissances diverses, s'y opposent. Et encore plus le dirai-je, la multiplicité et la versatilité de nos croyances religieuses et politiques, le défaut d'homogénéité des peuples et qui font que l'homme n'a pas foi dans l'homme, que les liens qui rattachent les sociétés sont plutôt d'intérêt et de calcul que de croyance. En faisant ces comparaisons, je ne prétends pas certes déprécier les graves études et les connaissances positives des temps modernes au profit de la philosophie et des mystères antiques, par suite desquels l'homme obéissait aveuglément à ce qu'on lui disait et à ce qu'il trouvait établi. Aujourd'hui l'on se rend raison de tout, et la comparaison si on voulait la faire, serait au profit des temps modernes. Mais ma proposition n'en est pas moins vraie, qu'il n'existe pas dans les institutions de notre civilisation moderne, de moyens de rendre l'homme dans son jeune âge ce qu'il doit être dans un âge plus avancé, quelle que soit sa position dans la vie. Quelques gouvernements, comme celui de Prusse, y ont essayé par une coercition quelque peu spartiate, mais cette tentative échoua encore devant les craintes gouvernementales, et encore plus devant le protéisme de nos

idées religieuses, politiques et morales: on est obligé d'élaguer tout ce qui y tient, et de faire par là même de l'éducation un squelette sans vie et sans couleur, et l'on se convainc qu'il faut des heures et des jours passés ailleurs qu'à l'école pour faire d'un enfant presque réduit aux forces matérielles un membre éclairé et utile dans la société.

C'est aussi le défaut trop évidents de toutes nos éducations canadiennes, comme c'est celui de l'éducation dans les deux pays dont nous tirons notre origine, la France et l'Angleterre. De là sont venues des contentions nombreuses, chaque grande institution, chaque parti, voulant arracher pour soi l'enfance toute entière, la façonner à l'exclusion de tous les autres, arguant de chaque côté des bases vraies lorsqu'on ne les applique pas exclusivement, pour en tirer des conséquences universelles, inapplicables à l'état du monde. L'on ne s'est pas aperçu que le lien commun manque, que les problèmes principaux sont encore à résoudre, celui d'une même forme d'institutions politiques, celui d'une croyance religieuse unique à laquelle s'adapteraient ces institutions. La solution du premier peut dépendre des hommes, celle du second, l'être suprême se l'est réservée dans son éternelle providence. L'éducation de nos écoles, grandes et petites ne peut donc être, à proprement parler, qu'une instruction dont sont l'objet des signes convenus et communs pour parvenir à d'autres connaissances plus immédiatement applicables. Si l'on veut y réfléchir, on verra que nos études élémentaires ne sont dans le fait rien autre chose, à l'exception des études spéciales pour l'homme dont le caractère est déterminé, comme par exemple les études ecclésiastiques, celle de la médecine, du droit. Ce défaut d'actualité dans nos études générales, se fait sentir partout, et malheureusement s'il procède des causes que nous avons assignées, le remède se fera attendre longtemps.

Puis donc que nous sommes réduits à des signes dans nos institutions: les meilleures et les plus élevées, force nous est d'accepter les mêmes limites pour les écoles de la première enfance, dont nous voulons principalement nous occuper aujourd'hui. Souvenons-nous bien que par suite du vice radical dans leur constitution que nous avons signalé, ces écoles ne peuvent commander à l'enfance que pendant une partie de ses jeunes loisirs. Nous laissons le reste à faire pour la façonner, à la famille chrétienne, première source de nos connaissances véritables, à l'instruction religieuse, bien ainsi nommée parce qu'elle rattache l'homme par de nouveaux et plus forts liens à tout ce qui mérite ses hommages ou son affection, à son créateur, conservateur et rédempteur, à sa famille, à sa patrie, à l'humanité; les voyages et la comparaison, de proche en proche commencés par sa ville ou son village, acheveront de perfectionner le jeune homme, du moins sous les rapports matériels.

Prenez donc l'école primaire comme un répertoire de signes conventionnels; et comme le langage entre présents, l'écriture entre absents soit à une même époque, l'écriture soit des temps passés, au temps présent, et même pour se rappeler à soi-même ce que l'on a fait, dit, pensé, appris sont les principaux et les plus rapides de ces signes: on commence très judicieusement par eux. Les éléments de la parole ont été puisés par l'enfant dès le berceau même dans les soins caressants d'une mère, d'un père, de bons vieux aïeux, d'une sœur; il ne reste qu'à exploiter en les poussant plus loin ces premiers éléments. Si la règle est vraie que dans toute recherche on doit procéder du connu à l'inconnu, l'on se convaincra que la langue maternelle est celle dont il importe le plus de se servir dans ses premiers pas vers la science, et au moyen de laquelle on avancera le plus. Dans un pays comme celui-ci où deux langues sont d'une égale nécessité les enfants pouront avec avantage fréquenter une école mixte, surtout pour habituer leurs organes aux sons particuliers de la langue qui leur est la moins familière.

L'écriture phonétique, admirable bienfait de la providence, donnée à l'homme dès les temps primitifs pour peindre et suppléer la parole, c'est la seule complète, parce que ses éléments simples et peu nombreux, s'appliquent à tout ce qui a été imagé et nommé par l'homme, soit directement ou par association avec d'autres objets antérieurement connus. Les écritures symboliques et hiéroglyphiques des Egyptiens, celles purement artificielles des Chinois, doivent se trouver sans cesse en défaut, avec la marche des idées, des découvertes et des événements. Je voudrais que nous eussions en ce pays assez de loisirs et de livres pour nous satisfaire sur ce qui concerne les Chinois; quant aux Egyptiens, l'on a appris dans ce siècle par les recherches de Champollion et autres laborieux savants qu'elles ne sont pour la plupart rien moins que ce qu'on les a dit être et qu'au lieu de trouver des dieux et des déesses dans tous les signes bizarres que les siècles ont laissés debout, l'on n'y voit qu'un genre de signes phonétiques ou alphabétiques d'où nos lettres phénico-gréco-romaines procèdent évidemment. Mais ne nous écartons pas de notre sujet.

A continuer.

CORRESPONDANCE.

M. L'EDITEUR,

Comme on parle partout des difficultés que le bill des écoles occasionne dans la plupart des paroisses, et que différentes gazettes ouvrent leurs colonnes pour admettre des correspondances intéressantes à ce sujet, j'espère que vous voudrez bien me permettre de soumettre les réflexions suivantes sur votre intéressant journal. Je commence, sans autre préambule, par dire que les habitants, pour avoir ce qu'ils appellent la paye du gouvernement, se croient comme de raison obligés de fournir une pareille somme. Voilà pourquoi dans la plupart des municipalités on a voté une somme pour faire face à

celle que donne le gouvernement; mais on croit généralement que la municipalité ne peut pas voter une somme plus haute, sans s'exposer à faire perdre la cotisation, en cas que les habitans se laissent poursuivre sous prétexte qu'on les charge trop. D'un autre côté, le bill accorde trente sols pour chaque enfant dont les parens sont en état de pouvoir payer; mais, dans plusieurs paroisses, les habitans se refusent à cette charge, apportant pour raison, que puisqu'ils sont obligés de payer la taxe des écoles, ils ne sont pas obligés de payer davantage; et ils ne veulent pas entendre raison là dessus. On dira peut être que les commissaires d'écoles ont droit de poursuivre; mais si l'on est obligé de conduire les habitans à coups d'ordres, quelle terrible inimitié cela ne causera-t-il pas entre les gouvernans et les gouvernés? Et en ce cas la plupart des curés seront obligés de résigner leurs charges de commissaires, pour ne point s'attirer l'admiration de leurs paroissiens.

En réunissant l'octroi du gouvernement et la cotisation des habitans, et supposant que tous les enfans de 5 à 16 ans allassent à l'école, comme ils en ont le droit, cela donnerait au maître d'école onze sols par mois pour chaque enfant. On conçoit qu'avec cette haute paye, le maître d'école n'aurait pas le moyen de se procurer une belle robe académique pour présider son école. Maintenant pour obvier à l'exiguïté de la paye, dira-t-on de faire moins d'écoles; mais voilà deux difficultés; la première, les enfans trop éloignés n'en pourront point profiter, la seconde s'il y a trop d'enfans dans l'école ce sera plutôt une tour de Babel, ou de *babil* qu'une école.

Reste encore une difficulté par rapport aux écoles-modèles. Dans ces écoles, il paraît qu'il faudra aussi recevoir les enfans qui n'apprennent qu'à lire et à écrire; or quel tems restera-t-il au maître pour enseigner les hautes sciences? Il faudra donc une école séparée pour cet objet, par conséquent deux écoles de garçons dans chaque village, mais où sont les revenus pour suffire à tant de besoins? Il faudrait donc que la législature trouvât quelque autre moyen de subvenir aux besoins des écoles. Par exemple, on pourrait peut-être ôter le trente sols que les habitans ne veulent point payer, et donner à la municipalité tous les pouvoirs nécessaires pour taxer les habitans suivant leurs besoins, puisqu'ils ne veulent pas être taxés deux fois.

P. S.—On dit qu'il existe une loi, qui n'a pas été rappelée, qui exempte de taxes les églises, fabriques, et même les moulins de seigneurs; si c'est le cas, il serait à propos que quelques hommes de loi en donnassent avis sur les papiers publiés, car autrement les cotisations, en quelques endroits, pourraient bien se trouver de court.

BULLETIN.

ALBUM de la Revue Canadienne.—Missions catholiques et protestantes.

Si nous n'accusons qu'aujourd'hui la réception de l'élégant ALBUM que le propriétaire de la *Revue Canadienne* a présenté au public, dès le commencement de ce mois, nous prions l'auteur de ce nouveau recueil de croire que ce retard n'est dû qu'à des occupations du moment qui nous ont empêché de prendre une connaissance plus complète des nombreux articles qu'il renferme, pour les apprécier à leur juste valeur, au moins dans notre humble opinion.

Cette publication, d'un genre neuf en ce pays, (car il ne faut pas compter, comme faisant précédents certains essais, dont la moralité des lecteurs fit justice assez prompte) serait certainement de nature à procurer de jolis passe-tems si l'utile se trouvait toujours uni à l'agréable, et si le mou, l'efféminé langage d'une certaine passion ne se mêlait pas imprudemment aux rires badins, aux émotions pittoresques, voire même aux souvenirs religieux d'un amusant narrateur. Il faut pourtant l'avouer, ce genre d'écrits est bien voisin du frivole, et habile sera celui qui franchira le pas, sans glisser sur la pente. Ce n'est pas toutefois que nous soupçonnions, sur aucun de ces points, la sévère délicatesse du RÉDACTEUR EN CHEF; mais il se puisse quelquefois sur les tablettes d'un établissement public tant de manuscrits déguisés, tant de productions imparfaites, que l'on doit vraiment craindre la surprise d'une obligeance amicale? Que l'on nous permette donc d'exprimer ici nos craintes à l'égard de tous ces *Romanciers* ou *Feuilletonistes*, qui s'en vont, cheminant à travers tous les buissons, pour rencontrer force fiancées; et dont le but unique ne peut être que d'attiser davantage un feu qui n'est déjà que trop brûlant au cœur de la jeunesse. Du reste, nous applaudirons toujours aux efforts du talent de nos compatriotes: nous sommes l'ami de la belle littérature et nos goûts seront ici d'accord avec notre devoir, quand nous trouverons la vertu fidèlement unie aux beautés littéraires. De plus, en épurant cette compilation, le Propriétaire est plus sûr d'atteindre son but, celui de fournir aux familles un ouvrage que les mères chrétiennes pourront sans danger passer à leurs enfans.

Somme toute, l'ALBUM est un recueil qui promet délasserment et plaisir. La poésie, la musique, la chronique, l'anecdote, le grave, le riant; tout y prendra successivement sa place; et le lecteur s'y complaira, à proportion de ses goûts

et de ses penchans. On ne saurait non plus méconnaître les efforts que M. Le Tourneux ne cesse de faire, pour avancer le goût de la littérature parmi nos compatriotes et hâter pour eux des études sans doute plus réfléchies. Pareillement, nous ne pouvons que féliciter notre Jeunesse Canadienne de l'empressement qu'elle montre à utiliser toutes ses heures de loisir par le travail littéraire et l'étude de l'histoire; bien persuadé que nous sommes, qu'elle ne perdra jamais de vue ce principe immuable: le *Vrai* seul est aimable, et le *Beau* ne doit être que l'expression du *Bon*.

—Il a paru, tout dernièrement, dans le *Freeman's Journal* de New-York, un article sous ce titre: *Le succès des Missionnaires est l'épreuve de la Vérité*, dans lequel l'auteur démontre clairement que c'est par la prédication de l'Évangile, ou en d'autres termes, par les travaux des missionnaires chez les nations païennes, que le monde a été converti au christianisme, et placé sous sa bénigne influence. Nous ne pouvons, dit-il, nous rendre compte autrement des succès immenses qui ont accompagné les travaux des Apôtres et de leurs successeurs dans l'Église du Sauveur, qu'en présumant avec droit, qu'ils ont été aidés et favorisés du secours divin, et qu'ils étaient les héritiers communs de la promesse et du commandement que leur avait faits le Sauveur du monde, en disant: *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant, au nom Père, du Fils et du Saint Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai dit: Voici que je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.* Ce texte de l'Évangile signifie certainement qu'une Providence toute particulière veillera sur la prédication, et que des succès assurés sont réservés aux travaux des serviteurs que le ciel s'est choisis pour aller enseigner "tout ce que le Sauveur leur a commandé" de prêcher. Quel autre sens peut-on donner à des paroles aussi claires? La promesse du succès accompagne la véritable injonction, venant d'en haut, de prêcher l'Évangile, et que par tout où aura lieu cette vraie prédication parmi les païens, nous pouvons en attendre infailliblement le succès qui a été promis. Comment en effet, la conversion de chaque créature de toutes nations, promise par notre divin Sauveur, aux vertus de cette sainte religion qu'il est venu lui-même établir sur la terre, pourrait-elle s'effectuer, si ce n'est par les moyens de cet enseignement qu'il a autorisé, et comment pourrions-nous insinuer que le même enseignement est autorisé à produire ces grands résultats, si le succès n'y répondait?

S'il en est ainsi, et quel chrétien peut en douter! nous voulons soumettre la matière du sujet à l'épreuve, et jugeant de l'arbre par les fruits, établir par les succès qui couronnent les travaux des missionnaires, déclarant que, pour être autorisés d'après les paroles de notre Sauveur, il n'y a que ceux qui ont été faits héritiers de sa promesse, qui soient en conséquence, les prédicateurs de tous les enseignemens qu'il leur a donnés, et que par conséquent, ils sont légitimement autorisés par son Église, qui est l'Église de J.-C. Dans cette espèce d'examen, nous trouvons l'étendard qui ne peut tomber par lequel nous pouvons vérifier quels sont les vrais prédicateurs, et par ce moyen, la véritable Église.

Une lecture abrégée touchant les rapports des divers comités pour les missions, fut donnée au conseil des commissaires pour les missions étrangères, lors de sa trente-sixième anniversaire, tenue dans le mois de septembre à Brooklin; la lecture des lettres, des avis, des remarques sur ce sujet dans le cours du tems, des publications religieuses du jour ont fixé notre attention sur les avantages comparatifs des missions catholiques et protestantes. C'était assurément un sujet de recherches édifiantes, et nous regrettons que dans le présent rapport nous ne puissions jeter qu'un coup-d'œil sur le résultat de notre examen. Pour celui qui essaiera cette recherche, le même résultat sera inévitable.

Le A. B. C. F. M. que nous employons comme le plus court moyen d'exprimer le nom de ce redoutable conseil, a maintenant trente-six ans d'existence. Il a dépensé millions sur millions: il a envoyé par centaines ses missionnaires des deux sexes, dans tous les endroits de la terre habitable, et aujourd'hui après plus d'un tiers de siècle, nous nous adressons à messieurs les commissaires, et nous leur demandons avec raison de nous dire les résultats, et qu'ils daignent nous faire connaître le grand objet des effets de leurs missionnaires, c'est-à-dire, ceux qu'ils ont convertis. Nous ne pouvons pas prévoir ce qu'ils auraient à répondre en présence; mais au défaut de communication verbale, nous pouvons rapporter au public les manifestes, les documens qu'ils

ont sentir pour informer les différentes dénominations, et les membres du conseil auxquels ils donnent avec toute vraisemblance, le meilleur tour qu'ils peuvent aux expéditions de leurs missionnaires. Les derniers rapports donnés par les comités spéciaux à la dernière assemblée annuelle, quoique remplis de mystifications pour le lecteur ordinaire, sont assez évidens pour le dessein que nous avons en vue. Quelle est la valeur de ces rapports ! Le rapport du comité, sur les opérations littéraires, le conseil est d'une obscurité énigmatique. Il rapporte beaucoup de choses que l'on suppose devoir faire plaisir, mais rien qui donne à connaître le succès de ces opérations domestiques. Le rapport des missions de l'Afrique et de la Grèce, se mêle peu des œuvres des missionnaires, mais en récompense, il exprime avec une foi entière que la terre qui a fourni les histoires classiques, ainsi que les chants poétiques, deviendra un jour une terre qui sera entendre les chants de Sion, et qui écontera avec plaisir l'histoire de la croix : que ce ne sera pas l'Éthiopie seule, mais l'Afrique entière qui s'empressera d'élever ses mains vers le Très-Haut. Que dans la Syrie, "tout démontre qu'ils ont travaillé à tems et à contretems." Qu'ils ont trouvé une grande porte ouverte, "qu'ils jouissent de la confiance du peuple" mais avec tout cela, pas un seul converti. Dans les missions chez les Morattes, chez les Tamil, dans les parties orientales de l'Asie, dans les îles de l'Archipel, c'est toujours la même disette de succès.

Voyons maintenant quel est le rapport pour les îles Sandwich : il est bien certain que si ces missions nombreuses et si bien soutenues produisaient de véritables avantages nous les verrions consignés à chaque page de leurs rapports, car nos protestans ne sont pas gens à laisser le chandelier sous le boisseau. Faute d'information sur ce chapitre nous en sommes quittes, en estimant les convertis de l'année dernière comme approchant une quantité négative, à peu près zéro. Les rapports que nous avons sous les yeux portent tous le même caractère dans les manifestes depuis que les missions protestantes commencèrent d'exister.

A continuer.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— Le *Constitutionnel*, et après lui les feuilles hostiles à la religion, ont publié la nouvelle suivante :

"Un refus de sépulture a causé une certaine émotion aux abords de l'église St. Laurent. Le corps était déjà dans l'église, lorsque l'ordre a été donné par le clergé de l'en faire sortir. Le fils de la défunte s'est précipité sur le cercueil, et il a été pris d'une attaque de nerfs. Plusieurs centaines de curieux ont été promptement rassemblés. De vives paroles ont été échangées avec les personnes appartenant au service de l'église."

Voici la vérité : Il n'y a point eu refus de sépulture, ni ordre donné par le clergé de faire sortir de l'église le corps de la défunte. Les prières ont été dites, l'office a été célébré, et si les saintes cérémonies terminées, quelques difficultés entre l'ordonnateur civil des pompes funèbres et la famille ont occasionné une scène pénible, il est souverainement injuste de mêler à ce regrettable accident le clergé, qui s'était déjà retiré, après avoir accompli le pieux devoir de son ministère.

— Les scandales politiques, les scandales financiers, les scandales littéraires, les scandales, en un mot, de toute espèce, sont successivement à l'ordre du jour. Chaque matin nous apporte en ce genre quelque chose de plus monstrueux encore que les hontes de la veille, et Dieu seul peut dire où s'arrêtera ce *crecendo* de turpitudes publiques et privées. Mais le mal ne perd pas toute pudeur ; il ne s'étale point ainsi dans sa hideuse nudité, sans produire d'heureuses réactions. Elles sont plus nombreuses qu'on ne pense, et parfois elles se manifestent où l'on s'attendait le moins à les rencontrer. Comme preuve de ces consolantes vérités, nous citerons l'ouvrage si remarquable qui vient de paraître à Londres, et qui est intitulé : *Notes du Juif-Errant sur les Jésuites et leurs adversaires*.

L'auteur n'est autre que le traducteur anglais du *Juif-Errant* de M. Eugène Sue. Ainsi qu'il le dit lui-même dans la préface de son nouvel ouvrage, il avait commis un crime qui demandait une éclatante expiation. Coupable d'avoir initié ses compatriotes à l'œuvre du romancier français, il a voulu, pour le repos de sa conscience, neutraliser le poison qu'il leur avait préparé en leur disant la véritable vérité sur les Jésuites et aussi sur les motifs qui font agir leurs ennemis. Il ne la connaissait point au moment où il entreprit la traduction qu'il se reproche si amèrement, car il est anglais, et comme ses coreligionnaires, il était tout disposé à applaudir aux attaques les plus violentes contre un ordre également odieux à toutes les menaces du protestantisme. Mais à mesure qu'il avançait dans sa tâche, la calomnie prenait des dimensions tellement gigantesques que sa bonne foi de sectaire ne put y tenir. Il lut, il vérifia, s'éclaira, et, en protestant de cœur et d'honneur, le voici qui livre au public le fruit de ses recherches.

Le cadre qu'il s'est choisi est singulièrement heureux. A partir du jour

où les premiers feuilletons de M. Sue ont paru, le *Juif-Errant* n'a cessé de rencontrer sur son passage des gens qui accusent les Jésuites de crimes moins incroyables encore de méchanceté que de niaiserie, et lorsque la Providence lui permet de s'arrêter un instant, on a l'effronterie de le rendre responsable, lui, le *Juif-Errant*, des dégoûtantes niaiseries débitées en son nom. Or, cette sorte de complicité involontaire est un supplice qu'il ne veut plus endurer : Dieu ne l'y a point condamné ; il peut donc s'en délivrer, et c'est afin de s'y soustraire qu'il raconte au complaisant éditeur, M. Fairplay, l'histoire des Jésuites et celle de leurs adversaires. Il a vu naître l'ordre de Saint-Ignace ; il l'a rencontré au Japon, en Chine, au Paraguay ; il a assisté aux conciliabules des philosophes et des rois du dix-huitième siècle ; il a vu se former la tempête qui grondé maintenant. Rien de ce qui concerne les Jésuites ne lui est inconnu, et il dit sans ménagements tout ce qu'il sait.

Nous ne terminerons pas ce rapide aperçu des rectifications faites par le *Juif-Errant* sans le féliciter du confident qu'il s'est choisi. Même à ne tenir compte que du mérite purement littéraire, le livre de M. Fairplay a une grande valeur, et nous ne doutons pas qu'une traduction française n'eût beaucoup de succès. Des notes, sans doute, seraient nécessaires en plus d'un endroit, parce que c'est toujours un protestant qui parle. Mais les erreurs même où il tombe ont l'immense avantage de mieux faire ressortir sa sincérité.

IRLANDE.

— Nous n'avons encore aucune nouvelle du synode épiscopal qui devait se tenir à Dublin le 11 novembre, et qui paraît avoir été ajourné d'une semaine. On sait qu'une des principales questions qui doivent occuper les prélats irlandais a trait aux collèges qui vont être établis. Cette grave question agite vivement l'Irlande, et, à la suite de la protestation publiée le mois dernier par 19 pontifes de ce pays, le clergé secondaire a cru devoir faire une démonstration contre le projet du gouvernement anglais ; il signe, en ce moment, une déclaration ainsi conçue :

"Nous, les prêtres catholiques romains du diocèse de..., exprimons notre entière et cordiale adhésion à la déclaration des archevêques et évêques relative à l'éducation académique, convaincus que cette mesure est, dans sa forme première, comme après les altérations qu'elle a subies, pleine de dangers pour la foi et la moral."

Cet acte a déjà reçu l'adhésion de la majorité des ecclésiastiques de neuf diocèses, formant un total de 935 signatures. Les autres diocèses suivront cet exemple malgré ce qui vient de raviver la polémique sur cette question importante.

Le cabinet anglais a confié la présidence de la faculté de Galway à un prêtre catholique sorti du collège de Maynooth, au révérend docteur Kirwan, un des membres les plus distingués et les plus populaires du clergé irlandais. Sir Robert Peel a pensé qu'il apaiserait ainsi les clameurs ; mais elles sont devenues plus ardentes, et, entre les catholiques et les protestans, c'est à qui en poussera le plus. Déjà les protestans annoncent que pas un de leurs enfans ne mettra les pieds dans le nouveau collège ; les catholiques disent que les leurs ne devront pas moins le fuir, car la présence d'un homme de bien ne répond pas aux objections que soulève, en général, le système sur lequel ces établissemens sont fondés.

A la nouvelle du choix fait par sir Robert Peel, les catholiques ont annoncé hautement que le docteur Kirwan n'accepterait pas les fonctions qui lui étaient offertes ; mais il arrive qu'il les a acceptées, et voici en quels termes. M. O'Connell a exprimé, à la dernière réunion de Conciliation-Hall, la douleur que lui causait la résolution de son ami :

"Je regrette bien vivement, a-t-il dit, l'adhésion du docteur Kirwan au système du gouvernement, malgré les protestations des évêques et du clergé. Je ne peux dire un mot qui ne soit à sa louange, et il était mon ami de cœur. J'ai eu occasion de lui prouver tout ce que j'étais prêt à sacrifier pour son service ; mais hélas ! je n'aurais pu jamais croire à ce qui arrive. Si quelqu'un m'avait dit, il y a six mois, qu'il accepterait une pareille position, malgré la déclaration de tous les évêques, et la protestation de dix-neuf d'entre eux, j'aurais plutôt crié que le docteur Kirwan ferait remonter le cours d'une rivière."

"En parlant ainsi, je ne prétends lui adresser aucuns reproches ; mais je le dis, mon cœur n'a jamais été plus profondément ému que le jour où j'ai appris que le docteur Kirwan acceptait la présidence du collège de Galway. Que Dieu vienne en aide au peuple d'Irlande !"

On conçoit l'importance que l'on attache à la nomination du docteur Kirwan ; c'est un argument en faveur des dispositions bienveillantes du cabinet anglais à l'égard des catholiques, et ce choix est d'autant plus habile qu'il a eu lieu la veille du jour où les évêques d'Irlande devaient délibérer sur la conduite à tenir au sujet des nouveaux établissemens d'instruction publique.

ALLEMAGNE.

— L'affliction qu'éprouve l'Église catholique de la défection de quelques-uns de ses membres, est quelquefois consolée par le retour d'une de ces brebis égarées. La *Gazette de Silésie* confirme le bruit qui s'était répandu du retour de M. Rodolphe, qui s'était agrégé au schisme de Czersky, et que cet hérésiarque avait établi curé de sa secte à Dantzic. Quelque temps ému de Dowiat, il a reconnu son erreur et s'est rendu à Neisse, où il a fait abjuration solennelle de son apostasie. Il demande la pénitence canonique pour se rendre digne de la miséricorde de l'Église, et obtenir d'elle la grâce insigne d'être réintégré dans les fonctions sacerdotales. Un si bel exemple lui rendra à la foi et à la soumission aux justes rigueurs de la pénitence.

ne sera pas, il faut l'espérer, sans influence sur quelque uns des complices de son égarement.

Le 31 octobre, la ville de Leipsick a célébré, comme d'ordinaire, l'anniversaire de la fondation du luthéranisme, en Saxe. Tous les temples de la ville retentirent à la fois des injurieuses diatribes que, chaque année, l'on débite à la même occasion contre l'Eglise catholique, et toujours avec la même impunité. Or, on se souvient que tout récemment un prêtre catholique fut condamné à l'amende et à la prison pour avoir laissé échapper en chaire, dans la chaleur de son zèle, et sans désignation d'aucune secte, le mot d'hérétique.

Comment se fait-il, dit à ce sujet un journal catholique d'Allemagne, que tous ces novateurs irréligieux dont l'Allemagne est inondée, puissent, dans leurs frénétiques déclamations, souiller tout ce qui appartient à l'Eglise catholique, insulter son chef et ses ministres, sans qu'aucune répression de police vienne mettre un frein à leurs emportemens? Ces hommes-là sont-ils au-dessus des lois, ou les catholiques seraient-ils au-dessus d'elles, de manière à n'avoir aucun droit à leur protection? Les fruits d'un pareil scandale mûrissent trop tôt pour le malheur de l'Allemagne.

SUEDE.

Lorsque la princesse Joséphine de Leuchtenberg, fille d'Eugène Beauharnais, épousa le prince royal de Suède, il fut stipulé que les filles issues de ce mariage seraient élevées dans la religion de leur mère, c'est-à-dire dans la religion catholique. Les états-généraux avaient d'avance ratifié, à Stockholm, toutes les clauses de ce contrat, et pendant de longues années, la princesse royale put élever dans la foi de ses pères la seule fille que Dieu lui ait donnée. Mais les mauvaises passions luthériennes se sont alarmées de voir le catholicisme si près du trône; elles ont commencé par faire fermer des églises que les catholiques avaient fait bâtir à leurs frais, puis étaient arrivées les persécutions de Mgr. Stoddart et de M. Nilson, et, enfin, au mépris des engagements les plus solennels, une violence fanatique vient d'être faite à la princesse Joséphine.

Dimanche dernier, disent les journaux de Stockholm, S. A. R. la princesse Eugénie a fait sa première communion d'après le rit luthérien. Cet acte, toujours si solennel, a eu cette fois une signification toute particulière. Il est en effet la réputation complète de certaines rumeurs fort alarmantes pour la tranquillité du pays, puisqu'elles étaient de nature à faire supposer que notre jeune princesse avait été élevée dans la religion catholique. Pour peu que l'on ait présents à la mémoire tous les malheurs attirés sur la Suède par des princesses qui appartenaient à une autre confession que celle de Luther, on ne s'étonnera pas des inquiétudes éprouvées par tous les bons Suédois à la seule pensée que S. A. R. faisait peut-être partie de cette Eglise dont les soi-disant vicaires apostoliques prétendent faire de nos princesses les instrumens de leur ambition. Malheureusement, des circonstances désagréables étaient venues augmenter les craintes conçues à cet égard. L'aumônier de S. M. la reine Joséphine, M. Stoddart, vicaire apostolique, se confiant dans l'appui qu'il s'imaginait obtenir, avait excité une indignation universelle dans le clergé de l'Eglise établie par l'ardeur de sa propagande. C'est lui qui, au mépris de l'esprit évident de la loi fondamentale, a provoqué l'apostasie publique du peintre Nilson. Cet acte n'était assurément pas en harmonie avec notre Charte; car, de quelque manière qu'on interprète celle-ci, elle n'accorde aux membres des confessions non luthériennes qu'une simple tolérance. Nous espérons donc que le temps n'est pas éloigné où la détestable zizanie qui s'est répandue parmi le bon grain sera arrachée par les racines.

Voilà comment la Suède luthérienne réalise la liberté de conscience!

ETATS-UNIS

Louisville.—Nous apprenons par plusieurs journaux que le vénérable Evêque de Louisville, Mgr. Flaget se propose de commencer la construction d'une cathédrale à Louisville, sur l'emplacement acheté à cet effet il y a déjà cinq ans. Mgr. Chabrat, coadjuteur de Mgr. Flaget, s'occupe activement de cette affaire, et déjà des Catholiques ont été nommés pour faire des collections à cet effet dans les différents quartiers de Louisville et dans le diocèse.

Une lettre particulière nous apprend aussi que le nombre des Catholiques Allemands augmentant beaucoup à Louisville, l'Eglise construite pour eux, il y a huit ans, dans la partie supérieure de la ville, quoique fort vaste, est aujourd'hui trop petite, et qu'on a dû songer à en construire une seconde; un terrain a déjà été acheté pour cela dans le bas de la ville.

Protestantisme et folie.—On a souvent fait la remarque que les pays protestants offrent proportionnellement un bien plus grand nombre de fous que les pays catholiques; et dans les pays mixtes, la majorité des fous se trouve du côté des Protestants. Ces remarques sont confirmées par les statistiques les plus récentes et les plus correctes. Ainsi de tous les pays d'Europe, celui qui compte le moins de fous, est l'Espagne, qui a toujours été si profondément catholique. A Cork, en Irlande, il y a dix fous protestants contre un catholique, dans l'asile des aliénés, quoique la population catholique soit dix fois plus grande. Nous trouvons une bonne raison de ces faits dans un rapport de l'Académie française au sujet de l'influence de la civilisation sur la folie.

En étudiant la religion catholique, dit ce rapport, on voit qu'elle contribue moins à développer la folie que la religion réformée et les sectes nom-breuses qui en sont sorties. Chez les Catholiques, la confession, les prières, les aumônes, les pèlerinages sont autant de sources de puissantes consolations, et les doctrines étant immuables rendent nécessairement inutile

toute discussion qui fatiguerait l'esprit. Chez les Protestants, au contraire, leurs écrits théologiques sont entre les mains de tout le monde, et deviennent une source interminable de disputes vaines et propres à épuiser l'intelligence."

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

—Voici un passage assez remarquable tiré d'une correspondance adressée de Québec à la *Minerve* du 5 janvier:

L'atmosphère diplomatique de la Grande-Bretagne, qui, vous le savez, n'est pas sans influence sur nos destinées, s'est si bien rembrunie depuis quelques mois, que l'on doit être plus disposé que jamais, de l'autre côté de l'océan, à accorder au Canada tout ce qu'il peut envier aux Etats-Unis. C'était le langage officiel d'une certaine dépêche, dans des circonstances analogues, et nul doute que les bonnes intentions à notre égard ne surgissent en foule à la suite du message belliqueux de votre président.

Ce document, qui vient d'être reçu à Québec, a causé la plus vive sensation. Le Canada est, en effet, plus intéressé encore que l'Angleterre et les Etats-Unis à la solution du difficile problème de l'Orégon. C'est sur nous que tomberont les coups des deux ennemis: s'ils en viennent jusque-là, notre pays sera le théâtre de la guerre, et si l'Angleterre perdait la partie, nous serions probablement le lot du vainqueur. Cela mérite certainement que l'on y pense, et des gens plus résignés à leur sort que nous ne le sommes, se préoccupent à moins."

Encore d-s naufrages.—Une lettre du capitaine E. Pentreath, du navire *Jane Marison*, datée de Jérémie (poste de la compagnie de la Baie d'Hudson) à 62 lieues en bas de Québec) le 21 décembre, annonce que ce bâtiment s'est perdu sur les bords de Manicouagan dans la nuit du 1er décembre. Après trois jours de grandes souffrances, le capitaine et l'équipage avaient réussi à gagner terre, à minuit, sur un radeau, à travers les glaces, avec un peu de provisions et quelques couvertures de laine, les seules choses qu'ils avaient pu sauver. La terre était couverte de neige à la hauteur du genou. Après avoir marché et fait du feu pour se réchauffer, ils se mirent en route au point du jour, se dirigeant vers l'ouest, et rencontrèrent une cabane sauvage dans laquelle étaient deux hommes et leurs familles, qui leur donnèrent un peu d'eau chaude. Là ils apprirent que le navire *Sir Ricard Jackson*, capitaine Campbell, s'était aussi perdu la même nuit sur l'extrémité supérieure des bords de Manicouagan. Le capitaine C. avait sauvé ses deux chaloupes, mais très-peu de provisions et de harles. S'étant remis en marche, ils arrivèrent enfin à Jérémie, où M. Comeau, l'agent de la compagnie, les reçut et les traita avec bonté.

Le capitaine Campbell écrit aussi de Jérémie où il était arrivé avec une partie de son équipage. Quatre de ses hommes étaient restés à bord du navire, d'où ils pourraient bientôt venir à terre sur la glace: un autre était mort de faim à terre, et la plupart étaient plus ou moins gelés. Le capitaine Campbell dit qu'outre les deux navires dont nous venons de parler, un troisième était échoué à quelque distance au-dessous.

LE FRATRICIDE.

M. de Sergines, dans une agitation effrayante, se rapprocha du berceau, et voulut prendre l'enfant dans ses bras; on s'y opposa en l'entraînant dans son appartement, puis on y transporta Sophie. Enfin cette pauvre mère ouvrit les yeux, et le premier objet qui frappa ses regards, ce fut Valentin; elle poussa un cri pénétrant, se cacha les yeux d'une de ses mains, et, étendant l'autre avec un geste indicateur, elle s'écria: *C'est lui!* Alors d'affreuses convulsions s'emparèrent d'elle, le délire leur succéda, et lorsque le médecin fut arrivé, il la déclara en danger. Quant à M. de Sergines, il était renversé dans un fauteuil, les traits décomposés, les yeux fixes, et une insensibilité totale avait suivi son agitation. Valentin, à genoux près de lui, n'osait toucher la main de son père, et sa tête retombait sur les genoux du vieillard; et lui aussi semblait ne plus rien voir de ce qui se passait autour de lui.

Des heurs s'étaient écoulées dans cet état de torpeur, lorsque le médecin demanda à parler seul à Valentin. "Monsieur, lui dit le docteur, la mort de cet enfant est bien étrange... il semblait avoir été étouffé.—Etouffé! Qui aurait commis le crime? répondit Valentin d'une voix sépulcrale.—Je l'ignore; j'ai cru devoir vous faire part de mon soupçon.... car ce n'est qu'un soupçon.... je n'ai nulle certitude.—Alors, monsieur, ne parlez de ceci à personne, la douleur de mes parents s'augmenterait encore par une semblable révélation.—Je dois vous prévenir aussi que madame de Sergines est fort mal; je crains qu'elle n'existe plus demain." Un sourire satanique allait effleurer les lèvres de Valentin, il le contint. "Faites tout pour la sauver. Et mon père, monsieur?—Eloignez-le de ces scènes d'horreur, et, profitant de son accablement, faites-le porter à l'extrémité du château."

Valentin, comment d'échapper lui-même à tant de gens qui (du moins il le croyait) épiaient ses démarches, aida à porter son père que l'on déposa dans l'appartement même de Valentin. La nuit fu

affreuse pour tous. Madame de Sergines ne reprit pas connaissance, et mourut le lendemain soir dans un délire frénétique. On cacha furtivement ce triste événement à M. de Sergines, dont la tête était affaiblie par une trop terrible secousse. Peu à peu il tomba en enfance, et on le voyait passer d'une gaieté sans motifs à des terreurs subites; alors il courait se cacher dans le sein de Valentin. "Sauve-moi, sauve-moi!" disait-il: vois-tu comme ces monstres me poursuivent... Mais toi, mon Valentin, tu m'aimes, tu défendras ton père." D'autres fois il prenait la main de son fils, et lui disait avec un sourire enfantin: "Allons nous promener; prends l'enfant dans tes bras, je te le confie, vois-tu.... Mais ne me quitte pas: je ne veux plus que toi, car toi tu m'aimes, et moi.... ah! moi j'aime à t'aider: ma tendresse pour toi est une douce pente sur laquelle je me sens glisser avec bonheur."

Ces paroles anéantissaient le coupable, et, malgré ses efforts pour cacher son trouble, on eût pu lire dans ses traits contractés qu'un grand remords bouleversait son âme. Ce martyr dura 6 mois et ces 6 mois de solitude, de douleur, d'un spectacle déchirant, firent sur Valentin un effet inattendu. L'homme de plaisir, l'homme voluptueux ne pense plus aux délices qu'il a goûtés autrefois. Son cœur est mort au désir, à l'espérance; et lorsqu'après avoir reçu les derniers soupirs de son père, il entre en possession du riche héritage qui lui fit commettre le plus odieux des crimes, il s'étonne de n'en ressentir aucune joie. Un sombre désespoir le suit partout, il croit que la solitude aigrit ses maux, et il va chercher dans Paris du bruit, à défaut de bonheur. Il achète des distractions à force d'or; mais il voit que tous les trésors de la terre sont insuffisants pour acquérir le premier des biens: le calme d'une bonne conscience et le sommeil du juste; alors il s'écrie avec fureur: "O fortune, je te hais, je te méprise, puisque tu es impuissante à me rendre heureux: je te préfère, oui, je te préfère la tombe. Là, le passé s'efface, ici le souvenir me tue, et l'insomnie m'accable. Qu'il est heureux celui qui peut dormir sans voir des spectres entourer sa couche brûlante, sans entendre les cris d'un enfant expirant, sans voir les dernières convulsions d'une femme, les dernières larmes d'un vieillard! Images horribles, vous êtes la vengeance d'un Dieu à sa proie attaché.... Un Dieu, ai-je dit? non, il n'y a pas de Dieu. Cependant, comment étouffer ce serpent qui me déchire le sein?... Si je pouvais confier ma douleur à un ami, lire dans ses yeux un peu de compassion, entendre de sa bouche un mot consolateur.... C'est impossible, un seul aveu me conduit à l'échafaud; souvent, bien souvent je le vois se dresser devant moi; souvent aussi je crains que le cri de ma conscience me trahisse, et que l'écho répète ce mot terrible: *fratricide*. Abrégeons cette lente agonie, et allons trouver le repos dans le néant. "Il faut que l'homme soit bien vil à ses yeux pour craindre l'immortalité de l'âme, pour s'abaisser jusqu'à souhaiter qu'elle ne soit pas. Il faut que cette âme soit bien infecte pour inspirer horreur et dégoût à celui même qui la possède. Oh! que la croyance du chrétien est sublime, au contraire! sa foi dans l'immortalité de l'âme le fait régner en roi sur ses passions, le rend plus fort que l'adversité. Il a soupesé le poids des plaisirs, de l'ambition, des richesses et de la volupté; et ces choses, divinisées par l'impie, lui ont paru une paille légère que le vent disperse, une brise du matin qui fuit au lever du soleil, et la joie n'a pu le séduire, et le malheur n'a pu l'abattre.

Il n'en est pas ainsi de l'homme coupable qui défend à son cœur le repentir, à ses lèvres la prière, l'espoir du pardon. Aussi la pensée du suicide s'empara-t-elle avec violence de l'esprit de Valentin. Un matin, après une nuit sans sommeil, il se lève dès l'aurore, prend un pistolet, et dirige ses pas vers le cimetière du Père-Lachaise. Il cherche la tombe de sa mère: il la trouve, et ses yeux secs s'y arrêtent avec l'indifférence stupide où le crime conduit nos âmes. "Ma mère, dit-il, tu voulais que je fusse heureux: je l'étais près de toi; près de toi je vais mourir et retrouver du calme."

A ces mots il dirige le pistolet sur son front; mais une main.... ah! c'est celle de la Providence! une main saisit l'arme fatale, et une voix crie avec force: *treuble, Dieu te voit!* Valentin, surpris et furieux, se retourné, voit un homme qui lui est inconnu, et le repoussant; "De quel droit, lui dit-il, vous opposez-vous à ma volonté?" — "Du droit que la raison a sur la folie, — La folie serait de supporter la vie lorsqu'elle nous est un supplice. — Quoi, vous êtes sans courage pour supporter des maux passagers, et vous affrontez des tourments éternels? — Eh! qui croit à l'enfer à présent? — Vous, oui, vous! Vos remords vous disent qu'il y a un enfer; car le remords est un enfer anticipé. Vous ne seriez pas réduit au désespoir, si vous n'étiez coupable. — Qui êtes-vous, pour me parler ainsi? — Un homme malheureux venant pleurer sur des tombeaux. Regardez ce grand monument à droite, il renferme tout ce que j'aime

mais ce bien que je pleure, un jour je le retrouverai, cette espérance repose dans mon sein. — Vous souffrez, et vous parlez d'espérance? — Oui, lorsqu'elle me suit sur la terre, je la retrouve dans les cieux. Père, mère, une épouse adorée, un frère chéri, tous sont là, et moi je restai seul sur la terre à vingt-huit ans, n'aimant plus rien, n'espérant plus rien. Que faire? En finir avec la vie? cette odieuse lâcheté ne souilla jamais mon esprit. M'envelopper dans le manteau de la douleur, et fuir les humains? c'était égoïsme et folie.... Dieu m'inspira de me donner à lui, j'obéis à sa voix, et je viens d'être ordonné prêtre, après quatre ans de solitude et de travail. Demain je pars pour Rome, et je vais me consacrer aux Missions lointaines. Mort aux joies du monde, les joies célestes embaumeront mon âme lorsque ma main versera l'eau sainte du baptême sur le front d'un sauvage, et quand le fils du désert, abjurant la loi de sang dont il se faisait un culte, bénira le nom du Dieu bon." *A continuer.*



BUREAU DE L'ADJUDANT GÉNÉRAL DE MILICE,
Montréal, 6 janvier 1846.

ORDRE GÉNÉRAL,
SON EXCELLENCE l'Administrateur du Gouvernement ayant été informé que plusieurs Officiers de Milice dont les nominations ont été dûment publiées avant l'assomption de Son Excellence Lord Metcalfe, aux reines du gouvernement, n'ont pas encore reçu leurs commissions, il lui a plu d'ordonner aux Officiers commandant des corps, de fournir immédiatement des listes de tels Officiers dans l'ordre de leur nomination, spécifiant avec toute la précision possible la date de chaque nomination.

Par ordre,

A. GUGY,
Col. et Adjd. Gén.

BUREAU DES PERTES DE 1837-38, BAS-CANADA

Garde-robe de l'Assemblée Législative.

Montréal, 22 décembre 1845.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les Commissaires nommés pour s'enquérir des pertes souffertes par les sujets de Sa Majesté, pendant les troubles du Bas-Canada, en 1837-38, et de celles qui en proviennent et en résultent, siègent journellement dans le Garde-robe de l'Assemblée Législative, en cette cité, depuis 10 heures A. M. jusqu'à 3 heures P. M.

Toutes les réclamations devront être par écrit et adressées comme suit: à J. G. BARTHE, Ecuyer, Secrétaire de la Commission.

Par ordre

J. G. BARTHE,
Sec. Com. sur les Pertes.

☞ A être inséré deux fois par semaine dans tous les journaux publiés au Bas-Canada, jusqu'à nouvel ordre. — 30 décembre.

Livres

A L'USAGE DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES,

A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'EN RÉDUIRE ENCORE LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3,
6 novembre 1845.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

A VENDRE,

LE PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique. — Prix, 5 shellings la douzaine; 6 deniers en détail. — S'adresser au Bureau des MÉLANGES ou à l'ÉVÊCHE.

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISSES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
 A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
 A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église, ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS

- DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.
- SATINS DE DIVERSES COULEURS.
- DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.
- ORFROIS DE DALMATIQUES
- " " CHAPES.

—DE PLUS—

- CROIX DE CHÂSABLES ASSORTIES,
- ÉTOILES PASTORALES
- SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.
- BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.
- GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.
- FRANGES ET GALONS OR FIN
- " " OR MI-FIN,
- " " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce Diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés, si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St. New-York.

ATELIER DE RELIEUR.
 CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue STE. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de Livres suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

A VENDRE

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix: £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.
 7 Novembre 1845.

PROSPECTUS

DE LA
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE
 CARTE GEOGRAPHIQUE
 DU
 CANADA
 ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c
 PAR
 JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de Terre-Neuve et de l'Isle du Prince Edouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY
 Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procureront dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

ON s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	1d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.